

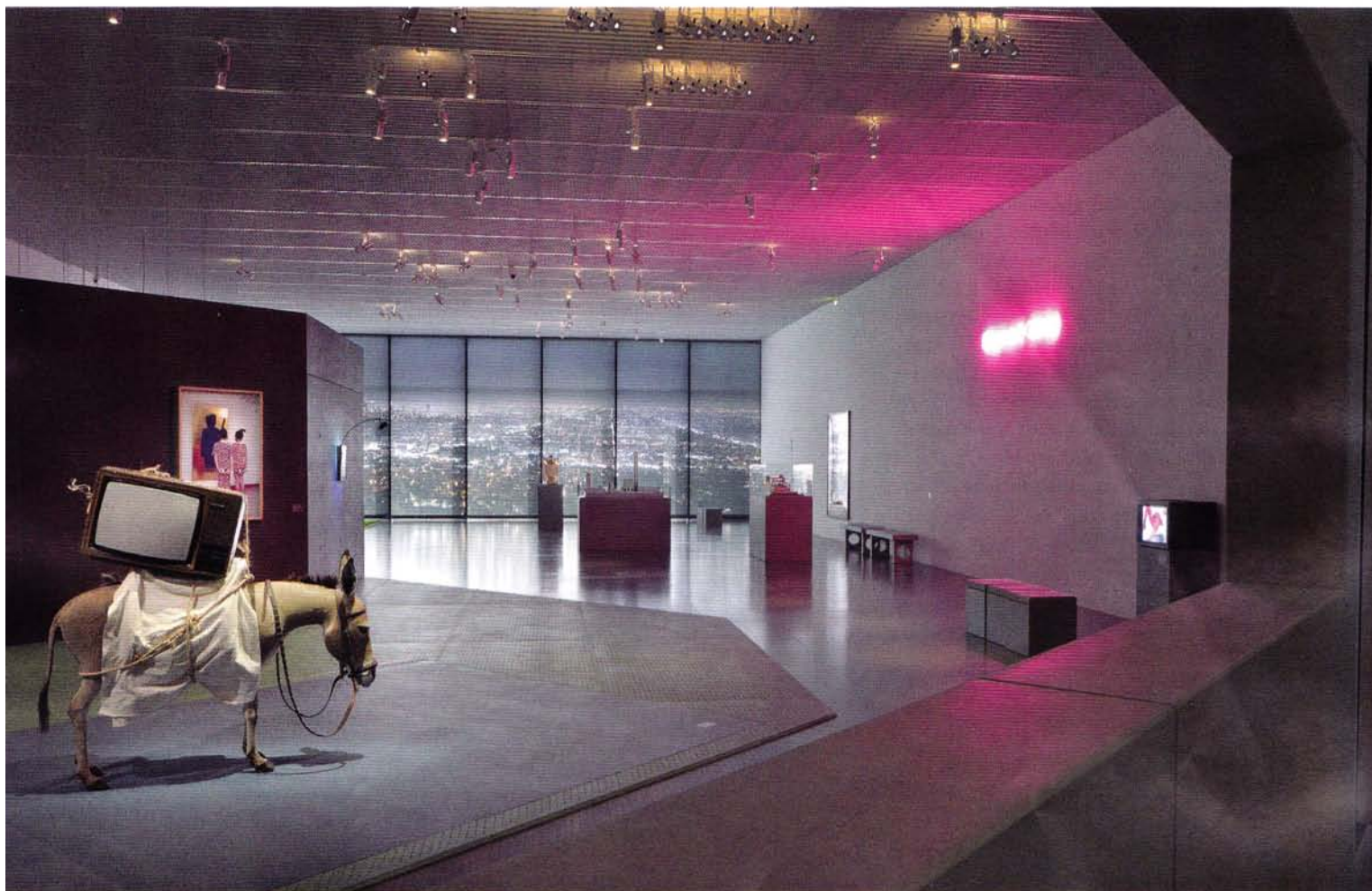
FLASH-BACK / **CENTRE POMPIDOU-METZ** / JUSQU'AU 2 MARS



# GÉNÉRATION 90'S

**ILS NE SONT PAS NÉS DANS LES ANNÉES 1990 MAIS C'EST CETTE DÉCENNIE QUI A FAIT D'EUX DES ARTISTES. PHILIPPE PARRENO, PIERRE HUYGHE, LIAM GILLICK, DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER ET TANT D'AUTRES : ILS SONT AUJOURD'HUI CÉLÉBRÉS PARTOUT DANS LE MONDE POUR LEURS EXPOSITIONS D'UN NOUVEAU GENRE. DES EXPOSITIONS DEVENUES DES ŒUVRES À PART ENTIÈRE. DU JAMAIS VU AUPARAVANT.**

PAR JUDICAËL LAVRADOR



**A**ssiste-t-on à une folie revival des années 1990? Une exposition leur est dédiée au Centre Pompidou-Metz, une autre l'est à l'un de ses acteurs, Liam Gillick, au Magasin de Grenoble. Sans oublier celles, récentes, de deux autres de leurs enfants, Pierre Huyghe et Philippe Parreno, à Paris, celle à venir de Dominique Gonzalez-Foerster (à Beaubourg en 2015), mais aussi une floraison de publications. Si cet intérêt renouvelé pour cette décennie est manifeste, rappelons d'abord que les années 1990 sont une géographie avant d'être une période historique. En matière de création, elles ont éclos en province, très peu à Paris. Dans une poignée de centres d'art (ces nouveaux outils de diffusion inventés pour la plupart au milieu des années 1980) où personne n'allait : la médiation n'existait pas et les chiffres de fréquentation n'avaient aucune espèce d'importance. Ainsi de la Villa Arson à Nice, du Centre de création contemporaine de Tours, du Magasin de Grenoble, du Consortium de Dijon, de la Maison de la culture de Saint-Étienne, du centre d'art de Nevers, et puis, un peu aussi, du Capc de Bordeaux. Il faut ajouter à cette liste quelques galeries niennières : Air de Paris, qui ouvre à Nice

et Esther Schipper, à Cologne, tout en précisant que leurs directrices étaient passées par l'école curatoriale – le terme apparaît aussi à ce moment-là – du Magasin. Bref, tout cela s'est joué dans un mouchoir de poche, loin du centre, loin du centre de tout pouvoir, institutionnel ou financier. Lequel, à l'époque, est plutôt en rade : la crise du début des années 1990, première guerre du Golfe aidant, est passée par là et a fini d'effacer le faste et les festivités des eighties. Il n'empêche, cette génération d'artistes, de commissaires, de critiques, de galeristes, cette bande ou cette communauté, qui naît et grandit dans l'indifférence ou le dédain, fait aujourd'hui parler d'elle dans le monde entier. Elle est à peu près la seule en France, depuis vingt ans, à y être parvenue. Le musée Guggenheim de New York lui a rendu un hommage, moyennement réussi certes, en 2010, et l'essai de Nicolas Bourriaud *L'Esthétique relationnelle*, paru en 1998, fait encore l'objet d'après débats outre-Atlantique...

Qu'est-ce que ces gens-là ont fait qui suscite encore aujourd'hui autant de curiosité? Réponse simple : rien qui ressemble à ce que faisaient les autres. À commencer par des expositions non seulement collectives, mais aussi étendues à

**Vues de l'exposition «1984-1999 - La décennie» au Centre Pompidou-Metz**  
**Galerie 1 - Nature, extérieur, jour**  
**Galerie 1 - Ville, intérieur, nuit**

La mise en scène de l'exposition par Dominique Gonzalez-Foerster propose un côté jardin, éclairage jour, et un côté ville, éclairage nuit. Qui rappelle l'importance du cinéma (et de la télévision) pour cette génération et, plus encore, celle de quitter la neutralité austère du cube blanc au profit d'espaces ambiants, incarnés, habités.

différents médiums : installation, cinéma, performance. Tout se combine et les artistes ne s'érigent plus dès lors en experts de quoi que ce soit. Ils préfèrent tâtonner, expérimenter, discuter entre eux – et avec d'autres –, au point que l'entre-deux devient le point de rencontre idéal. Ce qu'Yves Aupetitallot, aujourd'hui directeur du Magasin, explique ainsi : «La figure du "in between" devient la clef de la méthodologie qui sera développée entre plusieurs générations d'artistes, entre différentes scènes [...], entre différents champs de recherche et entre diffé-

rentes pratiques existantes.» Pas question de céder au démon de la théorie sans se laisser tenter, dans le même temps, par les thématiques chéries des magazines de mode, de la publicité, des blockbusters ou de la brit-pop. Cette circulation (ce «trafic», pour reprendre le titre d'une exposition orchestrée par Nicolas Bourriaud en 1992) s'incarne dans une figure emblématique de la décennie : celle de l'adolescent, cet être entre deux âges, pétri d'incertitudes, à la sexualité hésitante, exaltée notamment par Wolfgang Tillmans dans ses photos de clubbers torse nu, ivres d'hédonisme techno, ou encore par la toute jeune Karen Kilimnik, filmant une bande de filles délurées menées par Kate Moss, égérie de l'époque. L'autre figure mordante pourrait être le vampire, sorte de double fictionnel de l'adolescent, créature morte et vivante, que de nombreux cinéastes filment alors comme une image du désir fauché par le sida. Fléau de la décennie et au-delà, qui focalise l'attention du trio General Idea, de Group Material et du poignant Felix Gonzalez-Torres.

**CULTURE PUB ET MISE À MORT DU WHITE CUBE**

Au centre des préoccupations plastiques de cette fin de siècle semble donc paradoxalement siéger l'idée d'une forme d'irrésolution. Irrésolution à s'engager parce que «l'art a perdu son pouvoir de négation», de rébellion, de transgression, comme l'écrit Stéphanie Moisdon dans *Une histoire (critique) des années 1990*, éditée à l'occasion de son exposition. L'art se trouve, au contraire, embarqué dans le monde des industries culturelles, du divertissement et du spectacle, dans une forme et un cadre d'événement. Avec lesquels il faut désormais compter. D'où cette pensée de l'exposition envisagée comme un langage plastique en soi, qui ne serait plus simplement une mise en place d'œuvres ou une illustration de thèmes mais une œuvre à part entière. On exagère un peu, mais le cadre de l'exposition a bel et bien été réévalué, ses limites temporelles distordues : une exposition commençait souvent bien avant son ouverture au public et perdurait au-delà, quand le vernissage lui-même et ses restes festifs figés n'étaient pas eux-mêmes l'objet de l'exposition («Snow Dancing» de Philippe Parreno, en 1995). Ce qui engendre des pièces à épisodes, en quelque sorte. Comme une série télé ; comme celle, fantastique, iconique, de David Lynch, *Twin Peaks*. La vie d'une œuvre, de sa production à sa documentation, avec ses rebondissements, ressemble à un feuilleton. Car la fiction est aussi l'autre grande affaire de cette génération, qui la fait rivaliser avec une réalité trop bornée. À l'instar de Pierre Joseph, qui fait débouler dans l'es-



GENERAL IDEA  
**PLA@EBO - Benzodiazepine (Alprazolam) (Diazepam) (Flurazepam) (Halazepam) (Lorazepam) (Oxazepam), 1991**

Le sida, fléau apparu dans les années 1980, a marqué de son empreinte le travail - et parfois la vie - de nombreux artistes. Le trio canadien General Idea fit œuvre militante de la lutte contre le sida. Lequel emportera deux d'entre eux.

pace d'exposition ses «personnages à réactiver», que l'on voit gambader aujourd'hui au Centre Pompidou-Metz : des chérubins, réincarnation d'une pub Kodak que les moins de trente ans ne peuvent pas connaître. À l'époque, les dispositifs d'exposition ne se souciaient pas non plus de la sacro-sainte neutralité du cube blanc, le *white cube*, vénéré jusque-là : le décor (voire le decorum) investit la place. Les lumières se tamisent à l'envi, loin de l'éclat clinique des néons blancs. La mise en scène conçue par Dominique Gonzalez-Foster pour «La décennie» le rappelle : les années 1990 assument d'être, entre chien et loup, celles du crépuscule d'une certaine idée de l'œuvre et de l'artiste. À l'aube d'une autre, transgenre celle-là, voire transhumaine. Ce dont se chargeront en effet les années 2000. Nous en reparlerons sans doute. ■

**TÉLÉPORTATION IMMINENTE**

Scénographiée par Dominique Gonzalez-Foster, «La décennie» est articulée par des cimaises grises percées de fenêtres panoramiques ouvrant sur différents types de paysages. Côté jardin (qui rappelle schématiquement celui de la Villa Arson de Nice), sous une éclairage diurne. Côté ville, intérieur nuit, avec vue sur la chambre d'un ado en mode veilleuse, calfeutrée sous sa couette. Dernière de nombreuses vitrines, les invités (commissaires d'exposition ou artistes) de Stéphanie Moisdon, chef d'orchestre de l'exposition, ont entreposé leurs fétiches nineties : magazines, catalogues, disques... Pour le reste, les œuvres se fondent dans le décor, et le ponctuent à merveille : ni trop fortement, ni trop mollement, décontextualisées et télétransportées vers une époque, la nôtre, qui n'était alors que leur futur, celui-là même qu'elles n'espéraient pas voir. Pas sûr en effet qu'au temps de leur création, il y a moins de vingt ans pourtant, ces pièces espéraient être encore en vie. Un «no man's time», pour paraphraser le titre d'une exposition de 1991.

«1984-1999 - La décennie» jusqu'au 2 mars 2015  
 Centre Pompidou-Metz · 1, parvis des Droits de l'Homme  
 57000 Metz · 03 87 15 39 39 · www.centrepompidou-metz.fr

«Liam Gillick - de 199C à 199D» jusqu'au 7 septembre  
 Le Magasin · site Bouchayer-Viallet · 155, cours Berriat  
 38000 Grenoble · 04 76 21 95 84 · www.magasin-cnac.org

**À LIRE**

*Une histoire (critique) des années 1990* sous la dir. de François Cusset · coéd. La Découverte / Centre Pompidou-Metz · 22 €

La revue *May* n°12 (avril 2014) · www.mayrevue.com



PAUL MCCARTHY  
***Garden Girl, 1984-1999***

Les années 1990 voient émerger une remise en cause des stéréotypes véhiculés par le cinéma, la publicité et, avant eux, les contes. Aux premières loges, des artistes californiens, comme Paul McCarthy, en tourneront en dérision les figures iconiques, avec une crudité croissante.